

TÊTE À TÊTE

avec



Florence Cestac. Autoportrait

Depuis bientôt dix ans, la famille Déblok fait le bonheur des lecteurs du Journal de Mickey. La dessinatrice Florence Cestac qui imagine leurs aventures farfelues est une professionnelle aguerrie. Elle participa à l'aventure des éditions Futuropolis et possède, comme on le découvre dans cet entretien, plus d'une corde à son arc. Elle parle de son travail, de son itinéraire et de son style avec une simplicité et une bonne humeur communicatives...

Florence Cestac : Je fais du « gros nez » ! Je me situe dans une tradition qui va de Disney à Segar en passant par Bottaro et Calvo. L'influence de tous ces auteurs m'a amenée à faire des petits bonshommes à gros nez qui vivent des histoires de la vie courante plutôt rigolotes, avec un petit côté « franchouillard ». Historiquement, mon premier personnage est Harry Mickson. Je l'ai inventé avec Olivier Nanteau, qui faisait de la radio à l'époque. On s'était dit « On va faire un Mickey français qui va se couper les oreilles et se mettre un beau béret et qui va s'appeler Mickson pour faire branché ». On a fait deux épisodes pour *L'Écho des Savanes* de l'époque, et j'ai continué à le dessiner pour mon compte. Je le dessine moins depuis quelque temps. J'aimerais bien le ressusciter, mais je suis un peu débordée en ce moment...

Jean-Pierre Mercier : Comment êtes-vous devenue dessinatrice de bandes dessinées ? Les femmes sont encore assez minoritaires dans la corporation...

F.C. : Quand j'étais petite, ça n'était pas interdit de lire des bandes dessinées, mais c'était très mal vu. Je piquais celles de mes cousins ou de mon frère, ou bien j'allais au kiosque acheter des « Blek le Roc » ou des « Pépito », et je filais les lire dans ma chambre comme on fume en cachette. Je fumais mes « Pépito », quoi ! (rires). C'est tout cet univers de « Pipo », « Tartine Mariol » qui m'a marquée et qui explique qu'à ma façon, j'en fais à mon tour aujourd'hui. À mon époque, les filles ne lisaient absolument pas les bandes dessinées. Pour les garçons c'était plus toléré, parce qu'il y avait « Tintin », ou « Blake et Mortimer », qui étaient soi-disant plus sérieuses. Pour les filles, il n'y avait rien, ou alors des niaiseries sans nom. Les filles de ma génération n'ayant pas lu de BD, ne peuvent pas en faire aujourd'hui. Enfant, j'étais un peu à part, seule à aimer ces « cochonneries-là », ce qui faisait d'ailleurs la désolation de mes parents. Ce qui est bien, c'est qu'ils ne m'aient pas interdit d'en lire. Ils m'avaient même abonnée au *Journal de Mickey* mon rêve de gamine, c'était de dessiner dans « Mickey ». J'ai donc réalisé mon

rêve, mesdames et messieurs ! (rires). J'ai eu une scolarité assez... minable, on peut le dire (sourire). Je me suis arrêtée en seconde, pour entrer immédiatement aux Beaux-Arts de Rouen, dont je suis sortie avec le CAFAS (Certificat d'Aptitude à une Formation Artistique Supérieure). En ce temps-là, avec le CAFAS, on pouvait entrer directement aux Arts-Déco. J'ai donc fait une année aux Arts-Déco à Paris. Par ailleurs j'ai fait partie du groupe Bonbel, une cellule d'artistes rouennais qu'on pourrait qualifier surtout de déconnants. Certains sont devenus musiciens, graphistes, d'autres épiciers, garagistes, profs de dessin, etc. À Paris, parallèlement aux Arts-Déco, je me suis fait un petit dossier, avec lequel j'ai commencé à tourner chez les éditeurs, et je me suis mise à faire de l'illustration, avant de racheter avec Étienne Robial et Denis Ozanne, en 1972 la librairie Futuropolis, spécialisée en bandes dessinées anciennes, qui avait été créée par Robert Roquemartine. L'activité librairie a duré cinq ans, puis nous nous sommes mis à éditer des livres, et comme personne ne voulait nous les diffuser, nous avons monté notre propre réseau de diffusion. Comme ça, du carton à dessin du dessinateur jusqu'au livre chez le libraire, nous assurions toutes les étapes. Ça a été une expérience formidable dont je garde d'excellents souvenirs, et qui, en plus, me sert aujourd'hui. Je sais comment un livre se vend, comment tout ça fonctionne. Je sais qu'il faut savoir adapter son boulot à ces données. Et maintenant je suis auteur.

J.P.M. : *L'aventure Futuropolis a retardé d'une quinzaine d'années votre carrière d'auteur de bande dessinées. Vous n'en avez pas de regrets rétrospectifs ?*

F.C. : C'est un fait que pendant toute cette période, j'ai très peu dessiné. Le samedi, le dimanche, quand je pouvais trouver un moment de pause. Beaucoup de gens, même à l'époque, me disaient « C'est dommage, tu ferais mieux de dessiner ». Mais je ne regrette pas parce que la manière dont on faisait de l'édition à Futuropolis, c'était passionnant : on faisait aussi bien la photogravure, le montage des planches, la diffusion. J'ai adoré ça.

J.P.M. : *Dans « l'aventure » Futuropolis, vous représentiez sans doute plus le côté humoristique du catalogue...*

F.C. : Effectivement, j'étais plus branchée sur l'humour, Popeye, Bottaro, alors qu'Étienne [Robial] se situait plus dans une BD sombre, genre Baudoin, Tardi par exemple. C'était sans doute le côté plus sérieux, « garçon », si l'on peut dire.



TÊTE À TÊTE

avec

FLORENCE
CESTAC



Les Déblok, Dargaud

TÊTE À TÊTE

avec

FLORENCE
CESTAC



La chatte Choupinette et le chien Truffo,
in *Poilade de Déblok aux éclats de rire*,
Dargaud

J.P.M. : *Futuropolis arrête ses activités en 1986...*

F.C. : ... Futuropolis n'a pas arrêté, mais a été racheté par une grosse maison, Gallimard pour être précise. Ça c'est transformé, mais ça continue d'une autre manière.

J.P.M. : *Ce changement de statut vous a amenée à prendre du recul...*

F.C. : Oui, quand c'est sa maison d'édition qu'on crée avec ses petites mains et qu'on fait vivre pendant quinze ans, on se donne du mal, on travaille beaucoup. Mais ensuite, quand on est racheté par une grosse maison et qu'on sent qu'il y a des gens derrière qui vont s'en occuper, c'est différent... À ce moment, je me suis dit : « Je vais peut-être plus m'occuper de moi... » Je me suis sérieusement remise au dessin, et il y a eu la naissance de mon fils Jules. Ça a été une période de grosse transformation.

J.P.M. : *La transformation se situe également dans le ton de vos BD. Du temps de Futuropolis, vous avez quand même publié quelques albums, plutôt destinés à des lecteurs adultes. À partir de 86, vous dessinez surtout pour les enfants...*

F.C. : *Le Journal de Mickey* m'a demandé de faire un essai pour les Déblok. C'était à cette époque une rubrique qui n'avait pas la forme qu'elle a aujourd'hui. C'était plus des farces, des gags, et un tout petit strip pour illustrer tout ça. Plusieurs dessinateurs ont essayé d'animer ces pages, et ça ne marchait pas. On m'a demandé d'essayer à mon tour, et ça a démarré en 89. Après quelques mois, les responsables du journal ont eu quelques doutes sur ces personnages à gros nez. Ils ont fait quelques enquêtes, et les enfants ont répondu : « Oui, oui, les gros nez, très bien. Encore, encore ! » et c'est comme ça que je suis restée. Merci les enfants ! (rires). Au départ, une équipe de quatre personnes inventait des gags, des blagues, mélangeait tout ça dans une page très fourre-tout. À un moment, c'est devenu une page de bande dessinée et une page de blagues en 1992. Aujourd'hui, je m'occupe à 100% de la bande dessinée, scénario et dessin, et Nathalie Roques, avec qui je collaborais au début, prend complètement en charge les textes de la page de gags. J'ai amené dans la bande des choses qui me sont propres. Les animaux, par exemple : le chien Truffo, la chatte Choupinette, plus récemment le chat Sphinx. Ces bestioles-là, c'est de moi !

J.P.M. : *Il y a un personnage qui a beaucoup évolué dans les Déblok, c'est la tante Grisemine...*

F.C. : On la voit moins en ce moment. C'est la tante qui habite dans une ferme, en Normandie bien sûr. Les deux enfants de la famille

Déblok, Édouard et Charlotte, lui font sans arrêt des farces, c'est le souffre-douleur de la famille. Elle avait un côté un peu dur au début, mais il lui arrive de se « lâcher » de temps en temps. Quand une mode arrive, elle l'adopte, ou bien si elle va au Club Méditerranée, elle n'hésite pas à porter la chemise hawaïenne. Ça donne des trucs assez drôles ! Enfin, je trouve...

J.P.M. : *Il y a eu une période où vous meniez de front Les Déblok pour Le Journal de Mickey, et une autre page dans Mikado ?*

F.C. : Exact. Cette série s'appelait « Les Aventures de Gérard Crétin ». C'était plus adolescent, ça s'adressait à des enfants entre douze-quinze ans. J'ai arrêté parce que mener les deux bandes de front représentait beaucoup de travail, et que c'était des univers assez proches, ce qui était une difficulté supplémentaire. C'est moins difficile de dessiner en parallèle une bande pour adultes et une autre pour enfants. Gérard Crétin, c'est vraiment comme son nom l'indique. C'était de grosses farces, le côté mariolle, très français, « On est les meilleurs, on va gagner », et bien sûr on ne gagne jamais, mais c'est pas de notre faute, on fera mieux la prochaine fois.

J.P.M. : *Vous êtes un des rares auteurs dans le travail duquel on ne sent pas l'influence d'Hergé...*

F.C. : J'ai lu « Tintin » étant petite, mais je crois qu'il ne m'en est rien resté. Je ne dis pas que ce n'est pas bien, au contraire, c'est bien ficelé, mais c'est un univers dans lequel je ne me retrouvais pas. Alors que « Tartine », « Pépito » ou « Popeye », ça me faisait rire.

J.P.M. : *Que vous travailliez pour les enfants ou les adultes, on trouve toujours chez vous ce souci du concret, ce goût de la vie quotidienne...*

F.C. : J'observe tout le temps. J'aime bien aller au bistrot, me mettre dans un coin et regarder. Il me suffit de regarder les gens vivre, et il m'arrive 45 idées à la seconde. Voir évoluer l'humain c'est formidable. En ce moment, avec les téléphones portables par exemple, c'est très riche. Il suffit de regarder. Quand mon fils Jules rentre de l'école et qu'il me raconte les bêtises de sa journée, j'ai juste à écouter pour piocher des idées. On adapte un peu, on change deux trois choses, on habille l'histoire, et hop ! ça fonctionne !

J.P.M. : *Quel retour avez-vous de vos lecteurs ? Vous recevez du courrier ?*

F.C. : Énorme. D'après les sondages faits par l'éditeur, c'est la rubrique qui touche le plus les enfants et celle à qui ils adressent le plus de courrier. Ils écrivent pour raconter leurs blagues, leurs



« Les Aventures de Gérard Crétin »,
in Mikado, n°72, octobre 1989

TÊTE À TÊTE avec

FLORENCE CESTAC



in Poilade de Déblok aux éclats de rire,
Dargaud

TÊTE À TÊTE avec

FLORENCE
CESTAC



Le Démon de midi, Dargaud

farces, des gags. Je reçois même des BD que certains enfants ont entièrement faites eux-mêmes, avec des gros nez. Quand je vais faire des dédicaces, les enfants me disent, « On a bien aimé le chat Sphinx », ou « Oh ! dis donc, les Déblok sont devenus riches. Qu'est-ce qui va bien pouvoir leur arriver ? » Ils me posent des questions. On sent qu'ils lisent. C'est très plaisant.

J.P.M. : *On n'a pas encore pensé à adapter les Déblok en dessin animé ?*

F.C. : Je m'étonne qu'on ne me l'ait pas proposé, mais j'espère que ça viendra un jour. Je pense que mes personnages et mon graphisme s'y prêtent particulièrement. J'ai participé à la série d'adaptations TV de contes traditionnels. J'ai adapté « Le Vilain petit canard ». C'est sympa de voir ses personnages bouger. Toute seule avec mes pinceaux, je ne peux rien faire. J'attends qu'on vienne me le proposer. J'aimerais bien...

J.P.M. : *La contrainte du gag en une page n'est pas trop lourde ?*

F.C. : Je crois que maintenant, je maîtrise bien cette gymnastique du gag en une page. Au début, je paniquais, parce que ça ne rentrait pas dans la page. C'était trop long, trop court, j'avais des difficultés à amener le gag. Maintenant, c'est calé, il suffit de trouver l'idée, et elle s'agence sans problèmes.

J.P.M. : *Vous vous délassiez de vos gags en une page en racontant aussi des histoires longues...*

F.C. : Ce sont deux techniques différentes. L'histoire longue pour adultes demande un gros travail de préparatifs, de découpage. Je les note sur un petit cahier. Je repasse dix fois, vingt fois pour mettre les choses au point, agencer les séquences, placer les dialogues... C'est très long. La phase exécution, c'est la récompense, le plaisir, on peut se laisser aller, rêvasser à autre chose...

J.P.M. : *Ces histoires pour adultes s'apparentent à de la chronique humoristique...*

F.C. : Oui. Le titre le plus récent est *Le Démon de midi*, paru chez Dargaud. C'est venu d'une envie irrésistible de raconter cette histoire, qui est celle de la séparation du couple à la quarantaine. Je l'ai vécue, et il a fallu que je la raconte à ma manière, avec mes personnages, qui sont effectivement les mêmes que ceux de la famille Déblok, mais avec un langage d'adultes. L'histoire joue moins sur le dessin, les dialogues sont plus travaillés, ils ont plus d'importance que dans les Déblok, je pense. Il y a quelques personnes qui rient un

peu jaune, mais pour moi ça a été thérapeutique. Ça m'a fait le plus grand bien ! (rires) J'ai bien peur que l'album soit un succès. Il est maintenant question d'une adaptation théâtrale et bientôt d'un téléfilm. C'est sans fin (rires derechef).

J.P.M. : *Vous avez tâté de l'illustration de texte littéraire dans la fameuse collection Futuropolis/Gallimard. Votre choix s'est porté sur La Guerre des boutons. Pouvez-vous expliquer pourquoi ?*

F.C. : J'ai des origines campagnardes. Je suis née à Pont-Audemer, et c'est vraiment le fin fond de la Normandie, il faut bien le reconnaître... (rires). J'ai lu le livre de Pergaud quand j'étais petite, et ça ressemblait exactement à ce que j'ai vécu : construire des cabanes, batailler avec les jeunes du coin, parce que nous, les jeunes de la ville, on est un peu les envahisseurs... C'était exactement ça. Je me suis reconnue dans le texte. Et quand on m'a proposé de choisir un titre pour la collection, j'ai voulu l'illustrer avec mes personnages à gros nez. Ça a été assez facile pour moi, et j'ai vraiment aimé le faire.

J.P.M. : *Vous avez par ailleurs une activité « artistique » d'un genre un peu particulier... Pourriez-vous en parler ?*

F.C. : Ça, c'est la récréation, le plaisir !... Ma première exposition consistait en vieux tableaux que je trouvais aux Puces et sur lesquels je rajoutais un personnage, ou du moins une scène. Les peintres amateurs font toujours des tableaux vides, sans personnages, je complétais, en quelque sorte. Il y a déjà le plaisir de trouver les tableaux aux Puces. Chiner, c'est une de mes activités favorites. Ensuite, la jubilation de trouver des gags à placer dans ces tableaux. Enfin, couvrir les murs d'une galerie de tableaux un peu bizarres... C'est assez délectable. C'est mon côté « farce ».

La dernière en date de ces expositions s'intitule « La biche au bord de l'eau ». Je n'ai acheté que des huiles sur toile représentant des biches au bord de l'eau, comme on en a tous connus chez la grand-mère à la campagne, ou chez la concierge. J'ai réussi à en trouver 23. Ça n'a pas été facile, parce que c'est tellement invendable que les brocanteurs hésitent à les amener sur leurs étals. J'ai imaginé des ajouts que mon collègue Alexis Lemoine a peints à l'huile (ce que je ne sais pas faire). Voir des gens dans une galerie qui se demandent si c'est de l'art ou du cochon, ça me réjouit plutôt ! Et en plus ça se vend. J'ai même mes fidèles qui en ont acheté plusieurs ! Cette activité artistique rejoint le côté franchouillard, bricolage « Puces », dont je parlais plus haut. J'aime beaucoup ça, comme j'adore les Deschiens, par exemple. J'ai toujours eu l'impression que mon univers est assez raccord avec le leur.

TÊTE À TÊTE

avec

FLORENCE
CESTAC



*La Guerre des boutons, ill. F. Cestac,
Futuropolis/Gallimard*

TÊTE À TÊTE

avec

FLORENCE
CESTAC



« Drame paysan », aquarelle anonyme et Florence Cestac, 15/12/92

in Florence Cestac. Œuvres récentes. Galerie Escale à Paris. © 1993, Christian Desbois éditions.

Aller au Puces, pour moi, ça fait marcher l'imagination. On voit un objet répandu par terre et on se demande à quoi ça peut bien servir, d'où ça vient. D'un objet, j'en viens à inventer l'histoire qu'il y a autour. Et puis, il y a des objets qui me touchent. Ce week-end, j'ai acheté un jeu de l'oie visiblement fait par un bricoleur. Il a acheté son bois, il a lui-même dessiné les petits chevaux, les chiffres, recouvert tout ça d'une couche de peinture énorme, avec des couleurs bizarroïdes, sans doute des vieux fonds de pots qui traînaient au fond de son garage. J'imagine bien cet homme en train de bricoler son jeu de l'oie pour ses enfants. Au lieu d'aller bêtement en acheter un dans une boutique, il a dû se dire : « Ça coûte trop cher, je vais le faire moi-même. » Devant un objet comme ça, je me représente le père offrant le jeu de l'oie à ses enfants, et tout le monde qui dit « Roooh, comme il est adroit, c'est formidable ! ». Je ne dirais pas que je collectionne, mais plutôt que j'amasse des objets hétéroclites, comme cette tête de brochet naturalisée sur sa plaque en bois, que j'ai achetée dix francs. Je trouve ça extrêmement joli (rire gourmand). Ou ça me fait rire, ou ça me touche, ou un mélange des deux. À une époque, pour les mêmes raisons, j'aimais bien ramasser les Mickey, mais maintenant que le moindre objet Mickey vaut 40 millions de dollars, je ne cherche plus, ça ne m'amuse plus. ■

Propos recueillis par Jean-Pierre Mercier